

J. M. BARRIE

Vingt-neuf ans après la biographie exhaustive de J. M. Barrie que Denis Mackail écrivit à la demande de ses exécuteurs testamentaires, seize ans après le *Portrait of Barrie* de Lady Cynthia Asquith, voici un nouvel ouvrage consacré au créateur de Peter Pan.

Dès la préface, Janet Dunbar * annonce qu'elle étudiera le caractère si complexe et si plein de contradictions de Barrie à la lumière de ses rapports avec les quatre femmes qui tinrent une place importante dans sa vie : sa mère, sa femme et deux amies tendrement aimées, Sylvia Llewelyn-Davies et Cynthia Asquith. Elle a eu accès, nous dit-elle, aux précieux manuscrits et carnets de notes qui furent achetés par le collectionneur américain, Walter Beinecke, au journal de Lady Asquith et à des lettres inédites de Barrie et de son entourage.

L'enfance dans la petite ville grise de Kirriemuir où Barrie est marqué à jamais par la forte personnalité de sa mère, l'adolescence à Dumfries où Barrie fréquente la Grammar-School et habite chez son frère aîné, tout cela nous est restitué fidèlement. Comme d'autres biographes avant elle, Janet Dunbar puise à trois sources principales. Ce sont l'ouvrage que Barrie consacra à sa mère, *Margaret Ogilvy*, et deux recueils qui parurent beaucoup plus tard, *The Greenwood Hat*, où, en 1930, il réunit quelques-uns de ses premiers articles, les polissant, les remaniant et ajoutant à chacun d'eux des commentaires, et *Mc Connachie & J.M.B.*, compilation de ses discours.

Puis viennent les années d'étudiant à Edimbourg, et tout ce que nous apprenons de Barrie lui-même dans *The Edinburgh Eleven* et dans ses discours aux étudiants de St-Andrews et d'Edimbourg, fait également l'objet d'un chapitre que Janet Dunbar intitule "Edinburgh Interlude". Titre bien choisi, car cette vie d'étudiant, plus sévère et plus exigeante, certes, que ce que connurent tant de jeunes privilégiés à Oxford et à Cambridge fut, malgré tout, un répit entre une adolescence insouciante et les problèmes de la maturité.

Après l'apprentissage du journalisme à Nottingham, première étape d'une longue ascension qui devait le mener à la célébrité, nous retrouvons Barrie à Londres. De son mariage avec une actrice particulièrement séduisante, Janet

* JANET DUNBAR : *J. M. Barrie, The Man Behind the Image*, (Boston : Houghton Mifflin Company, 1970, 413 p. \$ 8.95).

Dunbar ne peut nous en dire plus que ce que nous avait appris la biographie de Mackail. Nous suivons donc de nouveau l'histoire mélancolique d'un mariage qui ne pouvait que mal se terminer car, comme il apparut au moment du divorce, quinze ans plus tard, le mariage de Barrie et de Mary Ansell n'avait jamais été consommé et de longs silences, une froideur dans le comportement, avaient peu à peu remplacé l'affection et les espérances de bonheur des premiers mois.

Ce n'est que lorsqu'elle en arrive à la rencontre de Barrie avec la famille Llewelyn-Davies, avec qui il devait nouer des liens si étroits, que Janet Dunbar ajoute quelques éléments nouveaux à ce que nous savions déjà. En effet, pour cette période, l'auteur se fonde sur des lettres jamais publiées jusqu'à ce jour, bien que le signataire de ces lignes ait eu l'occasion de les étudier longuement à la Beinecke Library de Yale. Cette correspondance est en outre accompagnée de commentaires de Peter Llewelyn-Davies. Evoquant des événements qui se sont déroulés pendant son enfance et son adolescence et qui ont tous laissé en lui une forte impression, il éclaire un passé à la fois tragique et heureux de la connaissance profonde et intuitive qu'il a des siens. Nous saisissons mieux ainsi les rapports ambigus qui s'établirent entre Barrie, à la fois infiniment généreux et exigeant, et cette famille à qui il s'imposa par sa libéralité et par l'amour qu'il voua à la mère et aux enfants. Sylvia Llewelyn-Davies était la fille du célèbre dessinateur et romancier George du Maurier. Dès leur première rencontre, Barrie éprouva pour elle un amour aussi romantique que platonique, qu'accrut encore son affection pour les jeunes Llewelyn-Davies. Lorsqu'il les connut, George avait quatre ans, Jack trois ans et Peter un an — deux autres garçons, Michael et Nicholas devaient naître plus tard. C'est en pensant à ces enfants et à partir des histoires qu'il leur racontait que Barrie créa l'immortel Peter Pan. Entre les Llewelyn-Davies et lui, malgré les réticences du jeune père qui supportait assez mal l'intrusion d'un étranger dans sa famille, naquit une amitié exceptionnelle, et lorsque Sylvia et Arthur moururent, laissant cinq enfants dont aucun n'avait terminé ses études, Barrie devint tout naturellement leur tuteur, de fait sinon de droit. Janet Dunbar évoque avec beaucoup de sensibilité les sentiments entre Barrie et ces jeunes garçons, que tant de choses, leur hérédité, leur arrière-plan familial, leur éducation, séparaient de lui, alors même qu'il devenait pour eux une présence quotidienne, un mentor, un ami entièrement dévoué. A deux de ces jeunes gens Barrie voua une tendresse toute particulière : George et Michael qui moururent tragiquement, l'un à vingt-deux ans, l'autre à vingt et un ans. Leur disparition fut une épreuve cruelle pour cet homme, solitaire malgré le succès, qui avait reporté sur eux tout son besoin d'affection.

En 1918, c'est Lady Cynthia Asquith qui prit dans sa vie la place de premier plan qu'elle devait occuper jusqu'à la fin. Redevable elle-même à Barrie d'innombrables actes de générosité, jouant inlassablement auprès de lui le rôle multiple de secrétaire, d'infirmière, d'assistante, de soutien dans ses moments de dépression et d'amie dans ses jours heureux, elle remplit le vide affectif qu'avaient laissé en Barrie la mort d'êtres chers et cette sorte d'indifférence qui, avec le temps et l'éloignement, s'installe trop souvent entre des amis. De ces longs rapports amicaux on ne peut faire de commentaire plus approprié que celui de Peter Llewelyn-Davies, cité ici par Janet Dunbar : " When he

was strongly attracted by people, he wanted at once to own them and be dominated by them, whatever their sex. The owning he was often able to manage for a time to a greater or lesser degree, with the help of his money which made generosity an easy business for him (not that the rich are usually generous) plus his wit and charm and the aura of success and fame which surrounded him. The being dominated was more difficult of attainment, he was a pretty strong character in his own strange way. ”

A vrai dire, *The Man Behind The Image* ajoute peu de choses à notre connaissance de Barrie. Les documents dont s'inspire Janet Dunbar ont tous été utilisés par Mackail dans sa biographie de 1941 (à l'exception, probablement, des commentaires de Peter Llewelyn-Davies). Elle suit même très exactement cet ouvrage — quoique le citant rarement — et l'on est surpris, parfois, de trouver tant de similitude entre les deux livres. Elle va, bizarrement, jusqu'à reproduire ce qui, sous la plume de Mackail, était, sans nul doute, un lapsus : à propos de la parution de *Auld Licht Idylls*, elle parle des romans à succès qu'écrivaient encore Anthony Trollope et Charles Reade, alors que ceux-ci étaient morts depuis plusieurs années!¹ On aimerait aussi trouver des références plus précises et plus nombreuses et un respect plus scrupuleux des citations. Il est gênant par exemple de rencontrer sur la même page, à la suite l'un de l'autre, sans que les dates ou la provenance en soient précisées, un des premiers articles de Barrie sur l'attitude des femmes envers certains hommes et le commentaire qu'il fit de ce même article, trente ans plus tard. Le rapprochement de ces passages, comme s'ils n'en formaient qu'un seul, est déjà en soi trompeur. De plus, une interprétation littérale des textes fausse le sens que nous devons leur attribuer : le “ Anon ” qui signait le premier de ces deux écrits n'était pas tout à fait Barrie. Rédigé sur le mode léger et un peu fantasque qui est un aspect caractéristique du journalisme de l'époque, nous aurions tort de prendre cet article à la lettre. Quant au commentaire que l'écrivain ajouta si longtemps après, il faut le voir comme une réflexion amusée sur un passé lointain et il est dommage que Janet Dunbar n'en ait pas saisi l'humour qui s'exerce surtout aux dépens de l'auteur lui-même.

Cet ouvrage, pourtant, a le grand mérite de dire ouvertement ce que, chez Mackail, on pouvait déjà lire entre les lignes. Lorsque celui-ci écrivit sa longue biographie, trop peu d'années étaient passées depuis la mort de Barrie, trop d'amis ou de parents vivaient encore, avec qui il était lui-même très lié, pour qu'il pût être parfaitement explicite. Janet Dunbar aborde avec franchise, avec simplicité, mais aussi avec tact, des points aussi délicats que l'impuissance de Barrie, sa tendresse un jeu jalouse envers les jeunes Llewelyn-Davies — et particulièrement envers Michael — le sentiment de frustration qu'il éprouva à les voir grandir et s'éloigner de lui, l'affection mesurée par laquelle tous ses proches répondirent à son immense générosité, leur attitude assez peu désintéressée à sa mort. Là où Mackail avait l'avantage de la connaissance directe de son sujet — puisqu'il était un des fidèles d'Adelphi Terrace — l'auteur de cet ouvrage a celui d'une parfaite impartialité et elle évite ce parti pris qui, entre autres, rend la biographie de Mackail si irritante. Janet Dunbar à défaut de révélations étonnantes apporte à son étude de Barrie de l'intuition et de la

1. *The Man Behind the Image*, p. 79; voir Mackail, *op. cit.*, p. 142.

sympathie et contribue indubitablement à une meilleure compréhension d'un écrivain dont l'œuvre demeure si intimement lié à sa vie. Si populaire de son vivant, si chargé d'honneurs, il était inévitable que Barrie passât après sa mort par une longue période de purgatoire. Le silence à son sujet fut rompu en 1960 lors du centenaire de sa naissance, il l'est encore de temps en temps à l'occasion d'une représentation de *Peter Pan*, mais bien d'autres sujets sollicitent la critique littéraire. Nous ne pouvons donc que nous réjouir de la publication de cette biographie qui fut remarquée et appréciée par des périodiques tels que le *New Yorker*, le *New York Times Magazine* et le *New Statesman*. Nous voulons y voir un regain d'intérêt pour un auteur qui, journaliste et romancier nous apporte un témoignage de son temps et, dramaturge, a fortement contribué au renouveau du théâtre anglais.

C. P. VALETTE.